

Nos rendez-vous d'automne

Du 29 septembre au 2 octobre, avait lieu à la Cinémathèque québécoise, à Montréal, la 2e édition des *Rendez-vous d'automne du cinéma québécois*. Joyce Rock et Paule Méthé y étaient. Voici leurs commentaires, non exhaustifs et personnels.

Moins de misogynie

N'ayant pu voir *Beyrouth à défaut d'être mort* de Tahani Rached, une cinéaste des plus compétentes, j'ai peut-être manqué le meilleur film des *Rendez-vous* et l'un des plus importants de l'année. Heureusement, cet automne, on nous a surtout présenté des documentaires : quoiqu'à la base de notre tradition cinématographique québécoise, cette forme de cinéma a été très peu encouragée ces dernières années par les politiques de l'Institut québécois du cinéma, de Radio-Québec et de Radio-Canada. Il est encourageant de voir les cinéastes tenir bon malgré tout.

Avec *Mémoire battante*, Arthur et Nicole Lamothe présentèrent trois nouveaux épisodes de la saga montagnaise, de qualité égale aux précédents mais visuellement plus étonnants encore. *Plus jamais d'hibakusha* de Martin Duckworth est un formidable et émouvant rappel des horreurs de la guerre nucléaire via le témoignage de survivants de Hiroshima et Nagasaki. Et parlant de témoignages, les plus déconcertants furent certainement ceux des deux femmes de *Histoires de banlieue*, racontant leur toxicomanie, comment le contexte familial la provoqua, comment elles s'en sortirent. Mais le film est plutôt mal fait, ce qui étonne de la part de Robert Favreau. Il me semble que le réalisateur et son équipe ont été émotivement « dépassés » par la force et l'affirmation des femmes qu'ils rencontrèrent. Il en résulte des images, une mise en scène et un montage trop froids et trop gauches par rapport au contenu.

Il y avait à l'affiche aussi des films que nous avons déjà eu l'occasion de voir : *Au Clair de la lune* d'André Forcier, *Les Mots, maux du silence...* de Helen Doyle, *La Petite Nuit* d'André Thériège et *Le Journal inachevé* de Marilù Mallet, ce dernier se méritant le Prix de la critique comme meilleur court métrage de l'année. Comparé à la programmation de l'année dernière, on peut dire que la misogynie nous était, cette fois, épargnée. Serait-ce que la misogynie soit plus naturelle à la fiction qu'au documentaire ? Nous avons eu droit, par ailleurs, à plusieurs films faits par des hommes, sur des hommes : portrait de Pierre Harel (*Habitant glorieux*) par Jacques Augustin et Daniel

Le Saunier, portrait de *Marc-Aurèle Fortin* par André Gladu, portrait de Ken Wallengford (*Mouche à feu*) par Richard Desjardins et Robert Monderie et, finalement, portrait de *RIOPELLE* par Pierre Letarte et Marianne Feaver.

Ces cinéastes sont sympathiques envers leurs sujets, qu'ils soient bornés



Vous reconnaissez-vous vraiment dans cette image ?

Plus de recherche formelle

Dans la quarantaine de films sélectionnés aux *Rendez-vous* cette année, on trouvait surtout des documentaires, des documentaires, des documentaires... Une fois estompée la déception de voir si peu de films de fiction parmi ces nouvelles réalisations, on remarquait la qualité de l'ensemble et surtout les efforts de plusieurs pour dépasser les limites étroites des genres établis.

Le jury a souligné cette tendance en décernant le Prix de la critique ex aequo à Marilù Mallet pour *Le Journal inachevé* et à André Gladu pour *Marc-Aurèle Fortin*. Ces deux films témoignent, chacun à leur façon, d'une recherche de renouvellement de la forme.

Chez Marilù Mallet, le besoin de s'exprimer dans un langage cinématographique personnel se conjugue avec la nécessité de puiser en elle les sources de son inspiration : cela donne une

et dupes d'eux-mêmes (Harel et Wallengford) ou consciemment moqueurs (Riopele). Ils les prennent au mot et n'en révèlent rien d'autre que ce qu'ils veulent bien livrer d'eux-mêmes. Il en résulte des portraits fidèles mais étroits et ça me laisse songeuse : pourquoi ces hommes respectent-ils autant, entre eux, les limites de leurs mécanismes de défense ? Comme s'ils évitaient ou craignaient de manifester une curiosité plus pénétrante. Il faut dire que l'autoportrait de Jean-Pierre Lefebvre, *Au Rythme de mon cœur*, est plus complaisant encore : c'est un regard froid, égocentrique, « auto-suffisant », disait une amie, sur lui-même et le monde qui l'entoure. Tout simplement déprimant. À votre place, je m'épargnerais cette corvée. Mais un ou deux navets n'expliquent pas pourquoi, l'heure des « rendez-vous » passée, il sera à peu près impossible de voir ces films québécois dans les salles de cinéma commerciales. Où est donc la salle qui permettra enfin au public de se familiariser avec tout ce qui se fait ici ? !

JOYCE ROCK

PS. Ne peut passer inaperçu le fait que, malgré le nombre de films de femmes au programme, la documentation de presse référait exclusivement aux « réalisateurs ». Faudra-t-il encore se battre pour montrer que les femmes existent, même dans la langue française ?

écriture filmique d'une beauté et d'une sensibilité qui m'ont touchée droit au cœur. Cette impression d'ouvrir les yeux sur le monde, je l'ai sentie aussi chez des auteurs québécois qui ont porté leur regard vers des pays lointains.

A ce titre, *Plus jamais d'hibakusha* de Martin Duckworth aurait mérité une mention spéciale du jury, pour l'importance et l'universalité de son sujet. Ce film témoigne du courage des « hibakusha », les survivants japonais des bombes lancées sur Hiroshima et Nagasaki.

C'est aussi un message de paix que nous transmet *Beyrouth, à défaut d'être mort*, le dernier film de Tahani Rached. Dans ce document, entièrement tourné en direct au cœur de Beyrouth en ruines, les voix des réfugiés-e-s mêlées aux images de la ville ravagée composent un tableau saisissant.

Plus près de nous, **Mémoire battante**, d'Arthur Lamothe, nous ouvre toute une dimension magique de la relation des Indiens avec leur environnement, à travers leurs rites, traditions, croyances. Au-delà de la somme d'années de travail investies dans ce film, Lamothe y introduit aussi une réflexion sur sa démarche cinématographique. Le tout témoigne, puissamment, d'un cheminement intérieur d'une rare constance.

Aux Rendez-vous, j'ai aussi fait une **Rencontre avec une femme remarquable : Laure Gaudreault**. Par sa recherche formelle, ce film de Iolande Cadrin-Rossignol se rapproche du **Marc-Aurèle Fortin** d'André Gladu. Fiction et documentaire sont utilisés en alternance : par moments, Louisette Dussault (Laure Gaudreault) passe directement d'un niveau du film à l'autre, s'adressant directement à la caméra. La distanciation ainsi créée suscite une réflexion sur l'acharnement et l'importance du combat livré par cette femme durant l'une des périodes les plus sombres de l'histoire du syndicalisme. Pourtant, même si j'ai trouvé que le partage documentaire / fiction servait bien le propos de l'auteure, je regrette qu'elle n'ait pas choisi de traiter son film entièrement sur le mode de la fiction. Elle tenait là le sujet d'un excellent scénario et ce film aurait pu bouleverser davantage l'image des femmes dans le cinéma québécois, remplaçant les portraits romancés d'héroïnes lointaines et imaginaires par celui d'une femme forte, une vraie femme d'ici !

D'autres films, enfin, m'ont frappée par leurs qualités; je pense à **Vol de rêve**, **Voyageur**, **La journée d'un curé de campagne**, etc. Est-ce la preuve qu'il se fait au Québec beaucoup plus de films intéressants qu'on pense ? Les Rendez-vous sont, en tout cas, une excellente occasion de les apprécier.

PAULE MÉTHÉ

FESTIVAL DES FILMS DU MONDE DE MONTRÉAL

Plan d'ensemble



Année 80

Chaque mois d'août, le public du FFM s'interroge sur la raison d'être des différentes sections de la manifestation. On sait que les films réalisés et joués par des gens connus viendront de toutes façons prendre l'affiche à Montréal, sans que leur exhibition au Festival y soit pour quelque chose. C'est le cas entre autres de **Mortelle Randonnée**, de Claude Miller.

Depuis le traitement assez pénible qu'il avait réservé au livre de Patricia Highsmith avec son film **Dites-lui que je l'aime**, je me méfiais de Claude Miller, parce que sa vision très esthétique du crime me gêne. On ne peut nier toutefois, surtout après **Garde à vue**, qu'il ait le sens du suspense. Dans **Mortelle randonnée**, décors somptueux, héroïne étincelante, héros au verbe brillant, dialogues en joute d'escrime s'additionnent pour donner un produit impeccable, mais glacial. Pour les inconditionnelles de Serrault.

Si au moins le fait que **Ultimos dias de la victima** ait été présenté en compétition officielle permettait d'espérer que ce film revienne chez nous! Le réalisateur Adolfo Anstarrain avait obtenu, l'an dernier, le Grand Prix des Amériques au FFM, pour son splendide **Tiempo de la revancha**. Mais tout primé qu'il fut en 1982, **Tiempo** n'a jamais été distribué ici. Pourtant cette année encore au festival, les séances

affichaient complet, témoignant de l'excellent souvenir qu'avait laissé ce réalisateur argentin. **Ultimos dias** confirme son talent pour vous river à votre siège, les yeux fixés à l'écran, en attente d'un punch infaillible.

Margarethe Von Trotta n'a besoin ni de Festival, ni de compétition plus ou moins officielle pour intéresser un public, quel qu'il soit, à sa dernière production **Labour of love** (l'amie). Les superlatifs manquent pour exprimer le bouleversement que cette très belle histoire provoque. La réalisatrice des **Années de plomb** n'a pas son égale dans la description des rapports humains, des plus passionnés aux plus paisibles. Est-ce parce qu'elle parle d'amitié féminine, de déchirement chez les couples, je ne sais. La qualité des émotions et la sincérité des gens qui les vivent font de **Labour of love** un moment privilégié au cinéma.

Au visionnement des **Années 80**, de la réalisatrice belge Chantal Akerman, on se demande s'il s'agit d'un canular, ou si le projectionniste ne s'est pas tout simplement trompé de bobine. Une bande vidéo filmée nous montre des comédiens-chanteurs évoluer en répétant la même phrase ou échanger des répliques avec un partenaire. Une heure de ce régime, et la salle avait perdu beaucoup d'amateur-e-s, qui ont malheureusement raté la scène finale, où tout s'explique: cet assemblage de screen-tests devient un amusant pastiche d'une comédie musicale, style **Parapluies de Cherbourg**. Mais encore une fois, que vient faire ce film en compétition officielle? Entre la saga historique- **Danton**- et le mélo- **Right of way** - on a glissé **Les Années 80**, sans doute un hommage au travail de l'acteur. Nous avons compris, nous relirons Brecht et Artaud, mais nous n'irons plus

Les Films du Crépuscule présente

EN HAUT DES MARCHES

Un film de PAUL VECCHIALI

avec **DANIELLE DARRIEUX**

de retour à l'écran

À l'affiche à **L'AUTRE CINÉMA**
 au 6430 rue Papineau
 Tél.: 722-1451

du 28 novembre au 1^{er} décembre
 du 5 décembre au 8 décembre

Sélection du Festival de Cannes 83 (Hors concours)
 Sélection du Festival des Films du Monde de Montréal 83 (Hors concours)
 Sélection de Festival of Festivals of Toronto 83 (Hors concours)